



Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9<sup>ème</sup>)



FOP PRES 402

## Premier Noël captif

Depuis le 1<sup>er</sup> juin 1940 des centaines de prisonniers étaient venus échouer à Gross-Born, Stalag qui dépendait alors du II E et fut par la suite rattaché au II B. Comme dans tous les kommandos, des baraques en bois nous furent attribuées. Vingt dans un petit carré où les lits superposés nous servaient de couchette avec un peu de paille rarement renouvelée. Nous héritions des Polonais hébergés avant nous dans ces mêmes lieux, de multiples petits insectes plus ennuyeux et plus troublants que la vermine grise qui nous gardait. On semblait attribuer les poux et les punaises à nos prédécesseurs dans le même sort, mais qui aurait pu, à cette époque, citer un camp en Allemagne sans ces mauvais coucheurs ? Nous étions donc ainsi placés les uns pour abattre les sapins de ces immenses forêts poméranienes, les autres pour faire le balayage dans les grandes casernes du camp militaire allemand de Gross-Born. Nous connaîmes la mille misères en particulier la faim et surtout l'échec fatal de la France avec l'occupation de Paris. Combien de temps désormais cette captivité allait-elle durer ? C'était le point noir de toutes nos réflexions sur l'avenir. Si seulement des nouvelles nous parvenaient de notre France occupée, de notre pays natal, de nos familles ? Vous devinez l'angoisse de longs mois, de longues journées et même de longues heures à résoudre ce problème. Avant que n'arrivassent les premières cartes qui devaient nous fixer sur le sort de ce que nous avions de plus cher en France, il fallait sauvegarder le moral.

Seul prêtre échoué dans cette mêlée de gens de toute condition, de toute croyance, l'idée me vint d'essayer un rassemblement pour satisfaire le besoin que ressentait toutes nos âmes de se réunir pour formuler à Dieu, témoin invisible de nos angoisses morales, le désir de nos cœurs.

Je parvins donc à présenter ma requête à l'officier allemand, commandant du camp, par l'intermédiaire de l'homme de confiance. Après quelques jours, j'appris que le 25 décembre, le matin, je pouvais disposer de la salle des Fêtes du camp civil des Allemands pour faire ce rassemblement à l'occasion de la fête de Noël.

Ce fut donc un événement pour tous les camarades quand le 25 décembre au matin tout le monde fut rassemblé, les Allemands n'envisageaient pas d'exception en pareille circonstance. Tout le kommando d'hommes fut donc conduit dans un immense baraquement du genre de celui que l'on rencontrait dans la plupart des camps de travail de civils allemands pour les grandes réunions. Sur la scène fut installé un sapin dont la décoration était parée de pauvreté et un tableau de la Nativité qu'un peintre prisonnier comme nous, avait esquissé rapidement. Cette présentation conquit le recueillement de tous car des images bien connues défilaient dans nos souvenirs du passé, mais le plus touchant fut l'attitude de ceux qui, plutôt contraints parce que non pratiquants, gardaient le même recueillement que les camarades qui voulaient prier. Fallait-il vraiment les circonstances du moment pour obtenir ce respect de choses qui en temps ordinaire auraient eu des récalcitrants. Il y avait vraiment de l'entraide mutuelle, pourquoi n'existerait-elle plus aujourd'hui où chacun a retrouvé ses habitudes ? L'Amicale existe justement pour nous maintenir dans cet esprit. Ne nous laissons pas trop accaparer par cette vie présente où miroite la joie de vivre en liberté.

Manin nous parle dans le dernier numéro, de l'ingratitude de certains camarades vis-à-vis de l'Amicale. Oui, c'est une conséquence de l'oubli du passé. En captivité, ce qui a fait notre bonheur, si je peux parler ainsi, c'est que chacun se comprenait, se supportait dans la même misère et s'aidait ainsi pour retrouver la vraie vie, la vie de la maison. Aujourd'hui, nous y sommes, nous souhaitons y rester toujours, il faut compter que nous ne pouvons le faire sans nous aider. L'entraide est encore plus nécessaire d'autant que les difficultés se créent constamment pour revendiquer ses droits.

(Suite page 6.)

Le travail sera suspendu cette nuit sur les quais. C'est aussi Noël pour nos dominateurs ; donc relâche pendant vingt-quatre heures pour tout le personnel de ce port charbonnier.

En rangs par trois, la faction du soir se présente une fois de plus à la porte d'entrée de notre si peu accueillant kommando.

Un dernier « kontrol » et les gefangenen se dispersent dans la cour du baraquement. Dans quelques heures, il sera minuit et la journée a été dure pour nos « Franzosen ».

C'est que nous avons été de nuit la veille au soir et seulement les huit heures de repos sur seize heures de « boulot » étaient vraiment très peu pour des sous-alimentés.

Et puis ce froid glacial, cette bise poméranienne qui cingle le visage, ne sont pas faits pour remonter le moral des mal chaussés qui viennent de trimer sans relâche au fond des cales de ces noirs bateaux « schleus ».

La barrière des barbelés est à peine franchie que les hommes semblent marcher plus difficilement, courbés par un poids invisible. Pourtant, ils marchaient normalement, il y a quelques instants, sous la surveillance des « wachmann » armés.

Que transportent donc, sous leurs capotes râpées, ces noires silhouettes ? Tout simplement de gros morceaux de charbon, volés dans la soirée sur les quais.

La consigne a été fidèlement exécutée par nos cinq Géromois du kommando : rapporter du combustible pour passer chaudement leur premier Noël captif. Et chacun, à son arrivée dans la chambrée, de camoufler sous son lit ou au fond d'un placard son si précieux fardeau ; puis, comme d'un commun accord, les occupants de cette carrée s'affalèrent sur leur paille imprégnée d'une poussière carbonneuse si noire, noire comme notre cafard.

Bientôt Polo s'inquiète au sujet du courrier qui n'arrive pas et fulmine contre un colis annoncé depuis plusieurs jours et qui nous manquera énormément ce soir.

Boby, toujours volontaire, allume le poêle ; Le Pia est plongé dans son placard à la recherche d'un croûton de pain mis précieusement de côté lors du précédent repas. René et moi discutons les conséquences d'une prise de bec avec un de nos chefs de cale. L'interprète, un Belge, va de chambre en chambre annonçant la petite fête de ce soir.

« Frohe Weihnachtsabend » (joyeux réveillon) nous ont dit nos « verts de gris ». Noël ! Fête Noël !... Il faut montrer à nos Frisés que, malgré tout, nous ne nous laissons pas abattre !

Une scène minuscule a été dressée tout au fond du couloir central de la baraque et bientôt la totalité du kommando — chacun apportant son siège — se trouve entassée écoutant un speaker improvisé, aux lunettes démesurées, annonçant le programme de la soirée.

L'instituteur de la « 8 » ouvre la séance en exécutant la « Marche Lorraine » sur son violon et le programme se déroule, chaque numéro salué par des bravos enthousiastes.

Un petit bonhomme au visage simiesque nous fait bien rire avec ses imitations, et cet accordéoniste est fier de nous montrer son talentueux doigté. L'ami Tonton, lui, ne se « casse pas la tête » et nous sort son sempiternel air de flûte, suivi par le cuistot, un faux Tino Rossi, qui obtient, lui aussi, son petit succès.

Le tout est couronné par un vibrant

Le train sanitaire qui devait nous ramener en France a quitté Greifswald quelques jours avant Noël. Était-ce le 18 ou le 20 décembre ? Je ne m'en souviens plus. L'essentiel, pour nous, était que si rien ne nous arrêtait en route nous risquions de faire le réveillon chez nous.

La joie de quitter le camp et de rejoindre nos familles ne nous faisait pas oublier les camarades que nous laissions derrière les barbelés. Chacun de nous emportait des adresses qui devaient nous permettre de rendre visite aux parents de ceux qui n'avaient pas la chance d'être du convoi et devaient, pour la plupart, n'être libérés qu'après avoir passé cinq années en Allemagne.

Nous avons eu la chance de pouvoir quitter le camp malgré l'ordre des Allemands de nous mettre en quarantaine en raison de l'épidémie de typhus qui sévissait à l'époque. Nous laissons donc derrière nous nos camarades non seulement emprisonnés mais encore à la merci d'une épidémie mortelle !

Je ne peux me rappeler sans émotion le moment où le train sanitaire qui venait de quitter la gare passa au long du camp avec ses barbelés et ses tristes baraques alignées.

Personne dans la cour, sauf quelques Fritz. Par contre, derrière les fenêtres des baraques donnant sur la voie se pressaient les visages de nos camarades. Les prisonniers étaient consignés à l'intérieur pour le passage de notre train, mais cela ne les empêcha pas de nous manifester leur sympathie et de nous crier leurs souhaits de bon retour.

Plus d'un, parmi nous, avait les larmes aux yeux.

Et puis le camp disparut et le voyage se poursuivit dans des conditions meilleures que celui d'aller, malgré quelques alertes et quelques haltes incompréhensibles.

Enfin nous atteignîmes Compiègne, le 25 décembre 1941, jour de Noël ! Le réveillon en famille était manqué mais plusieurs, dont le signataire de ces quelques lignes, purent, cependant, arriver chez eux le jour même.

Boris MICHAUD.

Minuit, chrétiens entonné par un rand gaillard moustachu qui, un an plus tard, devait réussir son évasion...

Et maintenant le silence est devenu complet parmi l'assemblée et la pensée de chacun vogue, transportée là-bas vers l'ouest, à quelque mille kilomètres, vers des êtres si chers, si éloignés... que nous nous demandions tous si un jour...

Puis c'est la rentrée dans les chambrées. La boîte de conserve, pieusement réservée pour cette soirée, est mise à mal, partagée minutieusement et arrosée d'un ersatz des plus « nature ».

Chacun regagne sa paille poussièreuse et bientôt le calme complet est revenu sur le baraquement endormi.

Seuls, le vent de la Baltique faisant craquer les parois et les voix rauques de nos sentinelles — le schnaps commence à faire sentir ses effets — viennent troubler le silence de cette fin de nuit de notre premier Noël captif.

Louis HOUOT.

# DEUX du « II C » à LILLE

## Bravo Lille et merci !

Il y a quelques semaines, nous recevions de Lille une lettre émanant de l'Amicale des Oflags et Stalags II nous invitant à nous rendre à leur fête le dimanche 10 décembre 1950. Cette aimable invitation avait été transmise à tous les présidents des diverses Amicales des II à Paris et notre désir profond était de répondre affirmativement à leur appel. Malheureusement les occupations des uns et des autres ne permirent pas d'envoyer une délégation assez importante et variée mais le II C accepta de se rendre seul à Lille, et sous la conduite de notre président G. Manin, nous partîmes avec l'ami Garfinkel présenter le salut fraternel des camarades parisiens.

Que vous dire de notre voyage et quoi dégager de ce contact ? Je vous dirai tout de suite que nous sommes revenus avec une impression formidable, le mot n'est pas trop gros, oui, formidable par l'accueil qui nous fut réservé, formidable par la constatation de l'union étroite, de la fraternité qui règnent dans cette Amicale et également formidable par l'organisation et le déroulement de la fête. Il faudrait des pages pour décrire l'ambiance de cette journée et je rappellerai seulement les faits principaux.

Arrivés à Lille à 10 h. 30, samedi, nous nous rendîmes au siège de l'Amicale des II pour prendre contact avec nos amis lillois et après une légère collation, notre président « Tatave » et sa dame furent pris en charge par notre brave ami Hennuyer ; quant à Garfinkel et moi-même nous nous égaillâmes chacun de notre côté, prenant rendez-vous pour le dimanche matin, journée capitale.

Le dimanche matin à l'Assemblée générale, sous la présidence de maître Flipo, la marche de l'Amicale fut exposée, non sans avoir, au préalable, observé une minute de silence à la mémoire de nos camarades morts en captivité ; nous avons pu constater que l'Amicale qui est groupée par Wehrkreiss réunissait près de 950 membres cotisants et que, comme pour nous, les difficultés de recouvrement des cotisations étaient grandes pour l'actif trésorier, mais que, néanmoins, près de 100.000 fr. de secours avaient pu être attribués dans l'année. Des échanges de vues amicaux furent faits entre nous et avons promis de faire tous nos efforts pour coordonner l'action entre Lille et Paris.

Une cérémonie touchante et grandiose eut lieu à l'église Ste Catherine où notre camarade l'abbé Delesalle fit un sermon très remarqué ; puis en cortège, derrière les drapeaux, nous allâmes rendre un hommage aux morts en déposant une couronne aux monuments de la ville de Lille. De retour à la salle de l'Orphéon, un apéritif nous attendait et nous eûmes la joie de voir arriver le président Georges Bidault, qui répondant présent à l'appel de l'Amicale du Nord, voulait bien oublier les tâches ardues qui lui incombent pour venir reprendre contact avec ses anciens camarades, car nous ne devons pas oublier que le président Bidault fut un ancien géfäng au Stalag II A ; un autre invité de marque également arriva, M. Maurice Schumann, député du Nord, celui qui, en 1940, au micro de Londres encourageait les Français à tenir bon et soutenait le moral parfois défaillant.

A l'appel de l'ami Lardeur, un banquet nous réunit tous ensuite et ma modeste personne eut le grand honneur d'être appelée à s'asseoir à côté des deux hautes personnalités sus-nommées. A côté de tels hommes, votre serviteur qui représentait le II C n'en menait pas large, mais, sous l'œil de notre ami « Tatave » (qui

(Suite page 6.)

## Je suis retourné à Lille

J'ai été démobilisé à Lille comme la plupart d'entre vous qui êtes revenus en mai 1945. C'est là que je me suis rendu vraiment compte que j'étais libre, loin, bien loin des barbelés ; là, j'étais en terre française, cette terre que je n'avais pas vue depuis cinq longues années. Lille ne peut donc être qu'une ville que je « garde et que je garderai dans mon cœur ».

Ce n'est donc pas sans émotion que j'y suis retourné le samedi 9 décembre. Y ai-je ressenti les mêmes sensations qu'en mai 1945 ? Peut-être pas, car, avec le recul, tout s'est un peu émoussé. Malgré tout, je dois reconnaître que j'ai été ému en descendant du train et en remettant les pieds dans cette bonne ville.

J'y suis retourné pour répondre à une charmante invitation de nos camarades lillois et aussi pour revoir un certain nombre d'anciens compagnons d'infortune du II C ou du II A puisque, entre les deux stalags, il y a eu en maintes circonstances une certaine interpénétration.

J'avais fait dans le dernier bulletin un appel pour que beaucoup de camarades viennent reprendre contact avec les anciens P. G. lillois. Hélas ! on n'a pas répondu. J'ai donc dû me rendre là-bas avec seulement Tarin, Garfinkel et « la présidente » qui suivait son mari non pas, parce que c'est son devoir d'épouse, mais pour répondre à une invitation de notre ami Robert Hennuyer.

Nous sommes donc arrivés le samedi à 10 h. 30 et avons été dirigés sur le café « Au Celtique », rendez-vous très agréable de tous les amicalistes, où M. Josse nous reçut très gentiment. Tous les renseignements nous furent donnés pour rencontrer le soir-même le président M. Flipo et M. Lardeur, président du comité des fêtes. Tout le monde se montra d'une extrême gentillesse.

Le dimanche, à 9 h. 30, réunion de l'Assemblée générale statutaire, à 11 h. 45, messe, à 12 h. 30, départ en cortège pour le monument aux Morts et dépôt d'une couronne, à 13 h., apéritif salle de l'Orphéon, à 14 h., repas, à 17 h., soirée dansante, journée bien employée comme vous pouvez le constater. Je n'entrerai pas dans les détails car j'ai ouï dire que Tarin vous en parlerait par ailleurs. Je crois cependant de mon devoir de mettre une chose au point. En tant que président du II C, j'ai été invité à prendre place à la table d'honneur où de hautes personnalités étaient conviées ; je me suis « défilé », vous dira peut-être Tarin. Eh bien ! je reconnais que cela est, mais, pour ma décharge, il faut que j'explique mon attitude. Je suis le président du II C depuis un an, Tarin en est le trésorier depuis sept ou huit ans. Tarin a été un des fondateurs de l'Amicale. J'ai cru de mon devoir de lui rendre hommage en m'effaçant devant lui, reconnaissant son plus grand mérite. N'ai-je pas eu raison ?

Mais ces questions personnelles ne doivent pas être l'unique objet de mon « papier ». Ce que je veux surtout, c'est signaler la réussite remarquable de nos camarades de Lille. A leur actif, il y a des sorties champêtres, un jour à la mer, un voyage en Belgique, des bals, des banquets, un arbre de Noël. Chez eux, chaque fois que quelque chose est projeté, beaucoup répondent présent. Pourquoi n'en serait-il pas de même ici ? Nous avons longuement discuté de cette question avec nos camarades lillois et sommes tombés d'accord sur le fait qu'il est possible d'obtenir un résultat analogue dans notre sphère, à condition de s'en occuper sérieusement. Attendons par conséquent l'Assemblée générale du 28 janvier où nous parlerons de cela. Nous essaierons de mettre au point certaines manifestations intéressantes. Faisons un effort, remplissons la salle, soyons compréhensifs et il nous sera possible d'étonner un jour les Lillois comme ils nous ont étonnés nous-mêmes. Nous les inviterons comme ils nous ont invités et nous pourrons dire que nous sommes, nous aussi,

## Un livre d'ancien prisonnier

### « ...ET LA FÊTE CONTINUE »

d'Yves GIBEAU

L'auteur du « Grand Monôme » vient de faire paraître chez Calmann-Lévy un nouveau roman. Ce roman constitue, dans le temps et par certaines circonstances tout au moins, la suite du premier, mais le personnage principal diffère un peu quant au caractère. Stéphane n'est pas tout à fait Sylvestre ; il nous paraît plus naïf, plus maladroit, plus sensible aussi peut-être. L'un et l'autre sont cependant dénués de scrupules, capables de tout pour arriver à leurs fins. Il est vrai qu'il s'agit pour l'un comme pour l'autre de se libérer, le premier de la misère, le second de la captivité. On sent d'ailleurs qu'en cela, avant d'être Stéphane, Stéphane a été Sylvestre.

En effet, pour Stéphane, « la fête » continue. Après les misères de la captivité, la misère tout court. Il lui faut manger, trouver un morceau de pain quand la faim le tenaille. Manger est pour lui une obsession, comme cela a dû être, d'ailleurs, en Allemagne. Les quelques sentiments purs qu'il est capable d'éprouver sont étouffés, par cette nécessité de trouver quelque chose à dévorer. Rien ne lui réussit ; la malchance le poursuit. Miséreux au début du roman, il l'est davantage encore à la fin.

Libéré comme ancien combattant et père de famille nombreuse alors qu'il n'a que vingt-huit ans et qu'il est célibataire, Stéphane s'est trouvé transplanté à Marseille. Là, il lui faut vivre. Tour à tour ou simultanément trafiquant du marché noir, barman dans une maison de plaisir, changeur dans un tripot clandestin, portier dans une boîte de nuit, souteneur, il échoue en tout ce qu'il entreprend. Une action héroïque même qui eût pu le relever n'aboutit pas. Naïveté ? Maladresse ? Malchance ? Un amour pur vient illuminer sa vie : la jeune fille est arrêtée par la Gestapo et meurt en le retrouvant. Nous le laissons à la fin du livre sans un sou, sans appui. Stéphane « est perdu ».

Le style est clair, simple, sans prétentions ; le langage nous paraît cependant un peu trop vert, un peu trop libre, un peu trop rabelaisien ; il est adapté au milieu, c'est vrai, et il suit la mode actuelle, mais ce qui ne nous choquait nullement il y a quelques années, nous semble maintenant outré : les intempérances de langage de la captivité, Henry Miller, Boris Vian et les autres n'ont pas réussi à vaincre la vieille pudeur que nous gardons malgré tout en nous.

Cette restriction faite, nous jugeons que « Et la fête continue » mérite d'être apprécié comme le fut « Le Grand Monôme ». C'est un bon roman que l'on doit lire.

R. GAUBERT.

capables de mener à bien une œuvre entreprise. Donc, mes chers camarades, en conclusion de cet article, je ne peux que vous dire : « Au dimanche 28 janvier à 10 heures, au siège de l'Amicale. »

G. MANIN.

# LA PAGE DE L'U. N. A. C.

## OU EN EST LA QUESTION DU PÉCULE

Lors de son arrivée au ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, M. Louis Jacquinot, prenant contact avec les diverses organisations d'anciens combattants et victimes de guerre, et notamment avec la délégation du Comité directeur de l'Union Nationale des Amicales de Camps, avait bien voulu leur promettre la mise à l'étude de leurs justes revendications, trop souvent étudiées dans le passé par des services et des gouvernements plus soucieux de dogmes budgétaires que d'équité.

Ce n'étaient point là paroles en l'air, puisque aussi bien, nous avons vu, depuis cette date, s'élaborer puis entrer en application, malgré le freinage desdits services, les décrets sur l'attribution de la Carte du Combattant aux soldats de la guerre 1939-1945, et par conséquent à la plupart des anciens P. G., sur le Statut des déportés et des résistants, etc.

D'autre part, dès le 25 avril 1950, sur la proposition de notre ministre, le Gouvernement, — ainsi que nous l'avons annoncé à l'époque, — déposait, sur le bureau de l'Assemblée Nationale, une lettre rectificative au projet de budget, lettre proposant l'ouverture d'un crédit de 500 millions en faveur des ayants cause des prisonniers de guerre décédés en captivité.

Nos camarades savent quelle fut toujours l'attitude prise par le Comité directeur de l'U. N. A. C. à l'égard de la question du pécule.

Conscients de ce que demander son attribution immédiate à l'ensemble des anciens P. G., c'était fournir au service des Finances l'occasion d'un « non possumus » basé sur des motifs d'équilibre budgétaire, argument plus apparent que réel, nous n'avons cessé de préconiser un système de versements échelonnés, devant être servis, en premier lieu, aux veuves, aux orphelins et aux ascendants de nos morts, puis à ceux de nos camarades en situation difficile du fait des suites de la captivité.

C'est d'ailleurs en application de cet ordre de priorité que nous avons procédé à la répartition des 100 millions qui avaient été « concédés », à titre de réparation forfaitaire, sur les 10 millions de marks, soit 200 millions, dus aux Mutuelles de Camps.

Nous ne reviendrons pas sur les lenteurs administratives qui firent que cette créance, — déjà arbitrairement réduite au mark le franc, pourrait-on dire si l'expression n'éveillait une pensée de faillite de l'Etat débiteur, — ne fut mise à la disposition des Amicales, ayants cause légitimes des Mutuelles, qu'avec un retard tel que les 100 millions, lorsqu'ils purent être répartis, n'avaient guère plus qu'un dixième du pouvoir d'achat qu'ils représentaient lorsqu'ils avaient été collectés, réunis 50 pfennigs par 50 pfennigs, dans les camps et les kommandos.

Mais ceci est une autre histoire que nous n'évoquons qu'avec l'espoir qu'elle puisse être un enseignement pour les Pouvoirs publics, car il serait navrant que l'on assistât à un semblable amenuisement de la valeur des 500 millions qui viennent d'être accordés.

Déjà, entre la date de la proposition gouvernementale et l'allocation officielle de cette somme, il s'est écoulé trois mois et demi, puisque la loi, qui, dans son article 12, ouvre ce crédit de 500 millions, est du 8 août 1950, a été publiée le 13 août au Journal officiel, mais n'a encore été suivie d'aucun texte fixant les modalités de répartition de ce pécule.

L'U. N. A. C., — dont les Amicales qui la composent possèdent déjà les dossiers complets des camarades décédés, dossiers constitués non sans peine, lors de la répartition des fonds des Mutuelles, — l'U. N. A. C. soucieuse, comme elle a été la première et n'a cessé de le faire depuis le temps des Secrétariats de Camps, de défendre les intérêts des êtres chers à nos morts, se tient naturellement en contact étroit avec les services du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, afin non seulement de pouvoir renseigner les familles sur leurs droits mais aussi d'apporter son concours effectif à ces services.

Mais, jusqu'à présent, rien n'a été décidé en matière de constitution des dossiers ouvrant droit à ce pécule.

Il n'y a donc pas lieu, contrairement à certaines informations tendancieuses, d'entreprendre des dé-

marches prématurées et aussi inutiles que le furent les dépôts de demandes de Carte du Combattant formulées sur des imprimés non officiels mis en circulation par des organismes nullement habilités à le faire mais qui, en l'occurrence, cherchaient essentiellement à gonfler leur importance.

Pourtant, nous conseillons aux familles qui sont déjà en relations avec les Amicales nationales de Camps, de bien vouloir, à l'occasion, leur fournir des indications sur le dernier emploi civil de leur cher disparu, ainsi que sur le nom de l'employeur et sur les soldes, traitements et salaires versés par ce dernier pendant la captivité du camarade décédé.

Ce point a son importance car il semble bien, jusqu'à plus ample informé, que le pécule en question ne sera attribué que pour les P. G. décédés qui n'ont pas bénéficié durant la captivité soit d'une solde mensuelle, soit d'un traitement ou salaire de l'Etat ou des collectivités, des services ou des établissements publics.

D'ailleurs, aussitôt que nous posséderons des précisions sur les modalités de répartition du pécule attribué aux divers ayants cause, nous nous empresserons de publier tous renseignements utiles et d'aviser plus spécialement les intéressés.

Marcel SIMONNEAU,  
Secrétaire général de l'Union  
Nationale des Amicales de Camps.

## LA MAJORATION DES PENSIONS

Dans le Journal officiel du 13 août 1950 a paru une loi du 8 août 1950, relative à l'amélioration de la situation des anciens combattants et victimes de guerre.

Voici les points principaux de cette loi :

ARTICLE PREMIER. — Les pensions, allocations et indemnités des victimes de guerre suivront proportionnellement les majorations accordées aux fonctionnaires. De plus, les pensions d'invalidité seront majorées (avec rappel) en trois fois ; de 9,50 % à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1950, cette majoration passera à 25 % à dater du 1<sup>er</sup> juillet 1950 et sera portée à 35 % à dater du 25 décembre 1950.

Les pensions d'ascendants seront majorées dans les mêmes conditions que les pensions d'invalidité.

ART. 2. — La pension de veuves de guerre sera augmentée en trois stades : elle sera majorée (avec rappel) de 9,50 % à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1950,

cette majoration passera à 55 % à partir du 1<sup>er</sup> juillet 1950 et sera portée à 65 % à dater du 25 décembre 1950, ce qui portera la pension de veuve pour 1951 à environ 48.000 francs par an, plus, s'il y a lieu, les majorations pour enfants.

ART. 5. — Les grands invalides bénéficiaires de la « tierce personne » voient l'allocation du double article 10 élevée, au moment de la pension. L'article 5 spécifie : « qu'en aucun cas, il ne saurait être fait état de cette majoration pour augmenter les frais actuels d'hospitalisation qui sont à la charge des bénéficiaires de la mesure prise en leur faveur ».

ART. 6, 7 et 8. — Les orphelins de guerre, en cas de décès de leur mère (non remariée), bénéficieront des dispositions applicables à celle-ci avant son décès. S'ils sont atteints d'infirmités incurables, les orphelins de père et de mère bénéficieront du même régime que les veuves de guerre infirmes.

La déchéance des droits maternels, ou l'incapacité de les exercer, donne aux orphelins les mêmes droits que le décès de leur mère.

ART. 9. — Les anciens combattants d'outre-mer auront désormais les mêmes pensions que leurs camarades de la métropole.

ART. 11. — La retraite du Combattant est portée à 2.400 francs par an pour les bénéficiaires âgés de plus de 60 ans. Elle n'est pas modifiée pour ceux qui n'ont pas atteint cet âge. Les A. C. d'outre-mer auront la même retraite que leurs camarades de la métropole.

ART. 12. — Un crédit de 500 millions est ouvert pour le paiement d'un pécule aux ayants cause des P. G. décédés en captivité.

Nous examinons d'ailleurs, d'autre part, cette question capitale.

ART. 14. — Cet article nous fait connaître les nouveaux traitements attribués aux porteurs des décorations suivantes :

	Ancien tarif	Nouveau tarif
Médaille militaire .	500 fr.	750 fr.
Légion d'honneur :		
Chevalier . . . . .	750 fr.	1.000 fr.
Officier . . . . .	1.500 fr.	2.000 fr.
Commandeur . . . . .	3.000 fr.	4.000 fr.
Grand-Officier . . . . .	6.000 fr.	8.000 fr.
Grand-Croix . . . . .	9.000 fr.	12.000 fr.

Les nouveaux traitements sont appliqués à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1950.

Enfin, les articles 45 et 46 ont trait au point de départ du paiement des pensions d'invalidité dont nous parlons d'autre part.

La vie est de plus en plus chère.

Pourtant vous pouvez faire de notables économies en achetant tout ce dont vous avez besoin à votre

## COOPÉRATIVE DE L'U. N. A. C.

qu'il s'agisse

de chaussures, d'habillement, de lingerie homme, femme et enfant, de parfumerie, d'alimentation, de jouets, de cadeaux de fin d'année,

vous y trouverez les meilleures marchandises aux meilleures conditions.

Vous avez intérêt à visiter nos magasins d'exposition et de vente

68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>)

OUVERTS DE 9 HEURES A 20 HEURES SANS INTERRUPTION

Camarades de province, consultez-nous pour tous vos achats. Envoi contre remboursement.

## DANS LE COURRIER

Mme veuve LEDEZ nous écrit :  
« Je suis heureuse de voir que vous n'oubliez pas la famille des copains décédés en captivité, du Stalag II-C ».

Croyez, madame, que nous ne les oublierons jamais ; d'ailleurs, nous n'existons que pour cela et aussi pour nos camarades, naturellement.

L'abbé HUBERT nous « prie de croire à ses sentiments dévoués et fraternels ».

Merci, HUBERT, non seulement pour tes marques d'amitié, mais aussi pour ton article.

Louis HOUOT nous envoie un article et une poésie avec ses « amitiés ».

Merci pour le tout.

De M. Georges GUICHARD, ex-secrétaire de la section P. G. de Saint-Dizier, nous recevons la lettre suivante.

« Alors que j'étais secrétaire de la section P. G. de Saint-Dizier (poste que j'ai dû abandonner cette année pour raison de santé), j'ai eu l'occasion de correspondre avec vous au sujet de votre camarade GREBIN Germain, ex.-P. G. du Stalag II-C, décédé en captivité.

Il me paraît aujourd'hui tout à fait logique de vous aviser du retour du corps de ce camarade qui a été rendu à sa famille la semaine dernière et inhumé dans un cimetière de Saint-Dizier.

Ce renseignement communiqué à titre purement indicatif, et pour vous permettre, le cas échéant, la tenue à jour de votre fichier.

Je profite de la présente pour vous renouveler mes remerciements pour les renseignements que vous m'aviez transmis à l'époque où j'ai dû faire des démarches pour la restitution de ce corps et, je vous prie..... ».

Cette lettre nous comble d'aise. Nous vous en remercions infiniment, M. GUICHARD. Avoir rendu service et, par surcroît, recevoir un témoignage de reconnaissance, voilà qui ne peut que nous encourager à continuer notre œuvre.

Une lettre de M. LARIPPE, adressée aux « copains du V/219 » vient de nous parvenir. La voici dans son intégralité :

« C'est avec plaisir que j'ai reçu le journal du II-C et avec plus de plaisir que j'ai lu l'article du V/219. J'ai retrouvé là notre MENAGE, une gentille mise en boîte pour quelques copains, mais de lui, silence... Et dans l'histoire, BARCOS est particulièrement visé.

Je raconte assez souvent pour expliquer la présence des rats au kommando, l'histoire où MENAGE s'était fait mordre l'oreille la nuit par un rat. Autant que je me souviens, il ne faisait pas le malin dans son coin.

Vous êtes des veinards de vous retrouver tous, une bande de bons copains, et de pouvoir discuter de « bons » souvenirs.

Je n'ai retrouvé personne que j'ai connu en Allemagne au V/219 ; il est vrai que je suis un peu perdu dans cette province.

Au cas où un de vous passerait dans le secteur, n'oubliez pas que la porte est grande ouverte.

J'ai conservé toutes les photos et je regarde ça de temps en temps.

Mes félicitations à LEVACHOFF pour sa paternité. J'ai eu l'occasion d'écrire à BAILLON pour la sienne.

J'ai relevé le jour de réunion du V/219. Et dès que j'irai à Paris, je ferai l'impossible pour aller y faire un tour. J'espère bien trouver quelques-uns d'entre vous pour trinquer ensemble.

A tous les copains du V/219, mes meilleures amitiés ».

Eh bien ! MENAGE, tu ne nous avais pas dit que tu avais de temps à autre tant de sollicitude pour la gent trottemue que tu te sentais obligé de lui fournir un casse-croûte. Petit à petit, nous saurons tout sur ta bonté d'âme. Quel grand modeste, tu es !

Les gars de V/219, afin que vous puissiez pro-

fiter de l'invitation de votre camarade LARIPPE, voici son adresse : 26, rue Diderot, Langres (Haute-Marne).

Quant à toi, LARIPPE, sache que tes camarades du V/219 t'attendent avec impatience et t'envoient leurs sentiments les plus cordiaux.

Joseph WOLFF envoie ses « amitiés ».

Merci. En retour, accepte les nôtres.

## VISITES

Eugène LERAY est venu nous voir un mardi à l'Amicale.

Il envoie à tous ses anciens camarades ses bonnes amitiés.

Robert MAUFRAS a été moins heureux ; il n'a trouvé personne lorsqu'il s'est présenté à notre bureau ; il a laissé un mot nous faisant part de sa visite et nous priant d'accepter ses cordiales salutations.

Voyons, MAUFRAS, tu ne sais donc pas que nous ne sommes là que le mardi, de 6 heures à 7 h. 30 ? Nous espérons que tu reviendras et que tu emmèneras de nouveau ton fils que nous serions heureux de connaître.

Le secrétaire est allé, pendant les vacances du 11 Novembre, passer deux jours chez Alexandre RAUX, à Saint-Philbert-sur-Risle (Eure). Réception éminemment cordiale, pays magnifique.

Nous avons évoqué les vieux souvenirs de l'infirmerie, parlé des docteurs dont il avait été l'ordonnance : GUIRAUD, CAYE, DEDIEU, ainsi que des employés tels que PERIVIER, TATE, BARBASTEGUY, MANIN, ANGLE-RAUD, BERNARD, ROCHE, DAZET, de CASTRO, HENNUYER, etc. Nous avons « revu » BOUBOULE donnant un coup de pied dans notre gamelle de ragoût mijotant sur un fourneau dans le lavabo enfumé. Bref, deux journées splendides terminées par la promesse de se revoir et de mon côté, d'envoyer les meilleures amitiés à tous les copains. Voilà qui est fait, mon cher Alex.

LE SECRÉTAIRE.

## LES NOMADES

« Souvenirs de captivité et évasions »

par Georges PILLA (Suite)



Nous passons nos journées à jouer aux cartes.

Suivant l'humeur des gardiens, la porte reste ouverte, soit deux ou trois heures par jour, soit seulement vingt minutes. Dans ce dernier cas, nous faisons notre cuisine au milieu de l'écurie. Lorsque nous en avons le temps, nous cuisinons nos aliments sur des poêles installés

dans les lavabos de la cour.

La Croix-Rouge française est distribuée deux fois par semaine à tous les évadés, sans distinction de nationalité. Nos compatriotes priment par le nombre, le reste étant composé de Belges, Polonais, Anglais, Serbes, Américains, Hollandais et Australiens.

Parmi nous aussi se trouve un groupe d'une vingtaine de sous-officiers français qui ont, depuis 1940, catégoriquement refusé de travailler, ne cédant ni aux menaces, ni aux brimades, ni aux offres alléchantes ; ils passent leur captivité à voyager d'un stalag à un autre, chaque commandant de camp cherchant à s'en débarrasser dans les plus brefs délais.

Enfin, dans le camp, sont aussi les « étalons », c'est-à-dire les prisonniers qui ont plus ou moins commercé avec les femmes allemandes. Ils attendent de partir pour Graudenz, en forteresse. Pour

l'instant, ils logent à part et leurs heures de sortie ne coïncident pas avec les nôtres.

Je ne peux terminer la présentation des hommes du camp sans parler de celui qui en a la responsabilité : c'est un lieutenant allemand que l'on a surnommé « Vitamine ». Le type parfait de l'ivrogne au teint vermeil. On ne peut pas dire qu'il soit méchant, mais sa bêtise est telle qu'il faudrait chercher longtemps pour en trouver une pareille. Son « dada », c'est de nous faire des discours, principalement sur la propreté. Il accompagne ses paroles de gestes explicatifs du plus ridicule effet. Ses phrases sont un abominable mélange d'allemand et de français écorché. « Lavez les pieds, so », « Waschen la figure, comme ça ». En définitive, c'est un « raseur de première ».

Chaque soir, à l'appel, nous sommes rassemblés devant l'écurie. A la fin de la « cérémonie », le chant « Dans l'c... » est repris en chœur. Quelquefois, les Boches qui comprennent le français bousculent quelques-uns d'entre nous, mais allez donc arrêter deux cents hommes déchainés. La chanson est chaque fois menée à son terme, trois couplets et autant de refrains.

Malgré son pittoresque, je suis décidé à ne pas rester dans ce camp et puis, je ne tiens pas à être dévoré par les parasites. J'ai encore recours à mon système de blessure à la jambe. Quelques jours plus tard, je suis admis à l'hôpital, situé juste en face du camp, de l'autre côté de la route. Le principal est de rester là le plus longtemps possible. La plaie que je me suis faite est entretenue avec

amour. C'est que l'on n'est pas si mal que cela à l'hôpital. La nourriture y est substantielle, la bibliothèque assez bien fournie et comme le temps est généralement beau, il est agréable de prendre des bains de soleil dans la cour en lisant un bouquin. Je pense aussi que je ne suis qu'à 150 kilomètres de Strasbourg, et qu'une nouvelle occasion de fuir peut se présenter. En attendant, je me laisse vivre. Ma dernière évasion a duré un mois et j'ai de la graisse à reconstituer.

Malgré mes efforts pour me maintenir, à la fin du mois d'août, je suis déclaré sortant par le médecin allemand. D'ailleurs, tous les évadés « planqués » à l'hôpital subissent le même sort. La raison en est qu'un grand convoi doit partir du camp en direction de l'Autriche. La perspective de faire un voyage dans ce pays ne me déplaît pas bien que cela m'éloigne de la frontière française. Je reviens donc au camp parmi les camarades et... les poux.

Le jour du départ, par un hasard extraordinaire, je ne figure pas sur la liste des voyageurs. Tout le convoi s'en va et je reste au camp avec seulement cinq ou six hommes qui, comme moi, ne comprennent pas pourquoi on les a laissés là.

Tant pis, ou plutôt tant mieux ; je vais pouvoir mettre au point un plan d'évasion que j'ai mûri ces derniers temps. Les Schleuhs n'ont pas voulu me faire visiter l'Autriche, je « fiche le camp ». Tout considéré, ils l'auront cherché.

Je retourne à l'hôpital, chose facile avec ma blessure à la jambe. Dès ce jour, je fais mes préparatifs retardés par mes colis qui n'arrivent pas.

En ce mois de septembre 1943, nous voyons arriver les premiers prisonniers italiens ; ils sont logés provisoirement dans les écuries disponibles du camp d'évadés. Comme je vais quelquefois au V A avec d'autres malades assister à une séance de théâtre ou de cinéma, j'ai l'occasion de faire une remarque amusante : les Corses, assez nombreux ici, portent à la boutonnière un morceau de macaroni noué d'une crêpe, en signe de deuil pour la défunte Italie.

A l'hôpital, mes préparatifs n'avancent guère. Toutefois, j'ai pu me procurer un pantalon bleu de travail et une paire de chaussures en assez mauvais état. J'ai bien peur qu'elles ne tiennent pas jusqu'au bout. Je vais avoir besoin d'une corde solide. C'est un article introuvable ici ; je m'en fabrique une avec des morceaux de ficelle que j'ai récupérés. Par malchance, je ne reçois qu'un colis et je perds du temps à attendre les autres qui,

## Bravo Lille et merci !

(Suite de la page 3.)

avait décliné l'offre faite au président), j'essayai pendant le repas d'être digne de l'honneur qui nous était réservé. Un repas succulent devait nous être servi et à son issue maître Flipo, président actif eut quelques mots pleins d'humour pour remercier l'assistance et les invités. Puis, prenant la parole à son tour, le président Bidault dit toute la joie qu'il avait de se retrouver au milieu de camarades et dans un exposé familial retraça nos débuts d'anciens P. G. ; il nous affirma la confiance qu'il avait toujours gardée, même aux heures tragiques, en la résurrection de notre Pays. Il eut également quelques mots sur la situation présente qui est, certes, grave mais non désespérée si nous savons ne pas perdre la tête et garder tout notre sang-froid comme semble l'indiquer d'ailleurs l'attitude actuelle de tous les Français. Avec humour, il nous dit qu'il avait été caporal à la première guerre, sergent à la deuxième ; il ne tenait pas aux galons d'adjudant.

Sous les acclamations de l'assemblée le

**Permanences tous les mardis  
et vendredis, de 18 heures à  
20 heures, 68, rue de la  
Chaussée-d'Antin, Paris (9<sup>e</sup>).  
(Métro Chaussée-d'Antin ou  
Trinité).**

d'ailleurs, n'arriveront pas. Il faut que je me presse : les premiers jours d'octobre sont venus et les nuits commencent à être fraîches.

Le 12, je me décide. J'ai projeté de me cacher dans la cuisine installée entre l'hôpital et le camp d'évadés, dans un bâtiment en construction ; les travaux ont été interrompus du fait de la guerre et le premier étage n'est pas encore aménagé. C'est là que j'attendrai la nuit.

Ma musette contient quelques biscuits, du chocolat et du tabac ; j'ai encore ma précieuse boussole, mais il me manque une carte. Cela ne fait rien. Strasbourg n'est pas tellement éloignée. Les camarades de la chambre, en qui j'ai confiance, s'arrangeront ce soir pour répondre : présent, à ma place.

Il est 5 heures. Je sors de l'hôpital avec la corvée de soupe, ma musette cachée sous mon bourgeron de malade. Dans le bâtiment de la cuisine, profitant d'un moment d'inattention de l'Allemand qui nous garde, je monte la pente en planches qui remplace l'escalier conduisant au premier étage. Ça y est ! je suis dans la place. Il ne me reste plus qu'à attendre la nuit. J'ai retiré mes souliers pour ne pas qu'on m'entende marcher d'en bas, et, en chaussettes, j'entreprends l'exploration de l'étage. Dans toutes les pièces, des radiateurs de chauffage central prêts à être montés, des gravats partout, des sacs de plâtre et de ciment.

La distribution de soupe se termine ; j'entends les cuisiniers s'en aller et le coup sourd de la porte qui se referme. Je vais m'asseoir dans un coin pour réfléchir à la façon dont je sortirai d'ici. Je ne me cache pas que c'est assez dangereux, il y a les sentinelles de l'hôpital et celles du camp d'évadés à éviter.

Vers sept heures du soir, des bruits de voix et de piétinements venus du dehors montent vers moi. Que se passe-t-il ? Pourvu que l'on ne se soit aperçu de ma disparition ! Je risque un regard par la fenêtre : une longue file de prisonniers italiens est en bas et attend une distribution de soupe. J'entends la porte du rez-de-chaussée s'ouvrir, je devine les cuisiniers servant la soupe dans les seaux et bientôt, tout retombe dans le silence. Cette fois, tout le monde est parti. J'ai vu par la croisée la colonne d'Italiens s'éloigner.

Me sachant seul, je descends à la cuisine pour une perquisition ; je ne serais pas fâché de pouvoir emporter quelques victuailles supplémentaires. J'en suis pour mes frais, je ne trouve absolument rien, pas même un morceau de pain. Par la même occasion, j'inspecte les fenêtres du rez-de-chaussée.

président termina en disant toute sa confiance en l'avenir de notre Patrie, la belle France. Puis l'heure s'avancant et les gens commençant à arriver pour le bal qui était annoncé pour 17 heures, la salle fut vite dégarnie et livrée aux adeptes de Terpsichore.

Quelle ambiance, mes amis ! Il fallait voir au bout d'une heure cette salle bondée, que dis-je, pleine comme un œuf dans une atmosphère atomique se laissant aller au rythme endiablé d'un orchestre excellent et attaquer rumbas, slows, valse et boogies-woogies.

Il fallait également voir les visages de nos amis du bureau de l'Amicale du Nord, ceux qui avaient mis sur pied cette grande fête et qui, ne ménageant, ni leur temps ni leur peine, exultaient de voir la réussite complète de leur manifestation. Je ne citerai pas de noms de peur d'en oublier et du reste ils ne tiennent pas à être nommés, leur modestie en souffrirait, mais qu'ils trouvent ici l'expression de notre admiration.

Hélas ! les bonnes choses ont une fin et l'heure s'avancant nous dûmes prendre congé de nos amis lillois pour regagner le train et la capitale, mais qu'ils soient assurés de toute notre gratitude pour leur accueil vraiment « épataant » et de notre émerveillement pour leur sens de l'organisation ; cela prouve qu'une bonne équipe lorsqu'elle a la foi peut conduire une association vers les plus beaux succès.

Amis du Nord, nous revenons de votre grande cité pleins d'enseignements et nous allons, avec les autres Amicales des II, faire de notre mieux pour établir un lien plus étroit entre vous et nous.

Permettez-nous encore une fois de vous dire un grand MERCI ; en vous tirant notre chapeau, nous pouvons affirmer que vous êtes des « CHAMPIONS ».

R. TARIN.

## NOEL 1940

(Suite de la page 2.)

Je peux citer cet autre fait vécu dans le même kommando. Nous n'étions pas loin de l'Oflag II E et j'avais pu correspondre avec l'aumônier du camp des officiers. Ceux-ci, plus favorisés en colis et connaissant notre misère, me prièrent de distribuer de temps en temps, tabac, biscuits, vêtements. Si bien que les camarades obtenaient un supplément que la misère leur faisait réclamer. Ces officiers, ces hommes sont partout en France, peut-être en ce moment en lisant ces lignes, certains s'en souviennent certainement. Je ne doute pas qu'ils ont retenu la meilleure part de cette solidarité et c'est pourquoi je me permets de dire à Manin que s'ils ont eu une défaillance pour l'Amicale, ils ne tarderont pas à la réparer en constituant de plus en plus par une union resserrée, une mutuelle vraiment amicale où tous les membres s'entraident.

Abbé Henri HUBERT.

**Rendez-vous de tous les  
camarades au "CLUB DU  
BOUTHÉON", Maison des  
Amicales, 68, rue de la  
Chaussée-d'Antin, le 1<sup>er</sup>  
mardi de chaque mois.**

Elles sont garnies de barreaux et de barbelés et je n'ai aucun outil capable de couper. Rien à faire pour passer de ce côté ; je regagne mon premier étage.

Que faire en attendant la nuit ? Dormir, parbleu ! Je m'allonge sur le ciment et je sommeille un instant. Dix heures à ma montre. Il faut y aller. J'ouvre une fenêtre qui donne sur un renforcement du bâtiment ; elle est collée par la peinture et craque lugubrement. Je m'y prends à plusieurs reprises tant me paraît assourdissant le bruit qu'elle fait.

J'attache ma corde à un radiateur que j'ai traîné près de la fenêtre. La nuit est claire, mais l'encoignure du bâtiment est relativement obscure. Ma corde pend au dehors et j'enjambe la fenêtre. La confiance que j'ai dans mon « câble » n'est que relative ; je vais l'éprouver. Je m'y suspends : ça tire, ça tire, j'ai l'impression que tout va casser. Mais je peux rattraper le bord de la fenêtre et après un rétablissement je me hisse dans la pièce. Que vais-je faire maintenant ? Il y a pas deux solutions : je dois doubler la corde. J'espère qu'elle sera encore assez longue. C'est que je ne tiens pas à aller m'aplatir en bas, d'autant moins que j'ai remarqué sur le sol un tas de grosses pierres qui rendraient mon atterrissage plutôt brutal.

Pour la seconde fois, je me laisse descendre. Cette fois, la corde est solide. Quand j'en suis à l'extrémité, je peux attraper de justesse un barreau de la fenêtre du dessous. La chance est avec moi. Il m'est facile alors de sauter sur le sol. Mais le plus difficile n'est pas fait. Pour me remettre de mes émotions, je me rends en rampant jusque derrière une petite cabane à lapins que j'ai aperçue de l'autre côté du renforcement. Une petite pause est alors grandement nécessaire pour récupérer et établir un plan afin d'éviter les sentinelles.

Je me tapis en attendant un crissement sur le gravier. Quelqu'un passe à quelques mètres de moi. Avec circonspection, je lève la tête pour identifier le gêneur : c'est un soldat allemand tenant en laisse un chien policier. Celui-ci manque vraiment de flair : il n'a rien senti. Peut-être dois-je cela à l'odeur des pins qui couvre la mienne.

Pour m'en aller, il me faut trouver un chemin qui longe le bâtiment. C'est assez scabreux car il fait clair de lune et les sentinelles sont proches, celle de l'hôpital à 20 mètres et celle du camp à 35. Et il y en a d'autres plus loin. Donc, pas d'imprudences. Si je suis vu, mon aventure se terminera sans doute par une balle dans la peau. Bah ! n'y pensons pas ; c'est si bon la liberté.

Le gardien le plus proche a le dos tourné ; en rampant, je traverse le chemin. Ce n'est pas le moment de rêver aux étoiles. J'arrive de l'autre côté dans un carré de choux. Je perçois très distinctement le bruit des pas des sentinelles ainsi que quelques paroles qu'elles échantent. Je rampe, avançant imperceptiblement, profitant du moindre chou pour me dissimuler. Dans mes pérégrinations à travers l'Allemagne, j'aurai au moins appris à utiliser le terrain ; à présent, je pourrais rendre des points à un Sioux de la belle époque.

De chou en chou, je suis parvenu à une petite « bicoque » qui sert de remise à outils. Je souffle une minute et j'en profite pour enlever la croûte de glaise qui s'est formée sur le devant de mon pull-over et sur mes coudes. J'avais l'air d'avoir une cuirasse comme un chevalier du Moyen Âge. Le danger est maintenant moins grand, des topinambours forment écran. Je peux repartir en marchant courbé.

Lorsque je suis hors de la vue des sentinelles, je jette un coup d'œil à ma montre : minuit et demi. J'ai mis deux heures et demie pour descendre et parcourir environ 150 mètres. J'y ai mis le temps, mais le résultat est satisfaisant.

Un crochet me fait éviter Ludwigsburg. La route de Stuttgart est traversée et je chemine à travers champs où plus exactement dans des sentiers. La température est fraîche et, seul, mon pull-over me protège. J'ai bien mon bourgeron de malade dans ma musette mais il est un peu trop voyant, même la nuit. Force est de le laisser où il se trouve. Mes chaussures, comme je m'y attendais, commencent à lâcher ; c'est secondaire, je poursuivrai pieds nus, s'il le faut.

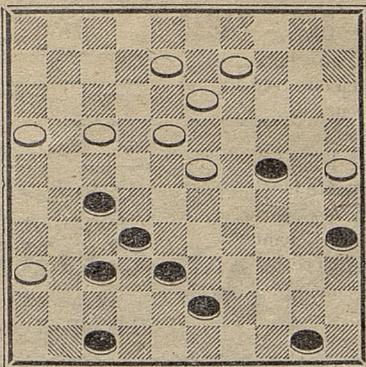
La marche continue jusqu'à l'aube, marquée seulement par quelques arrêts que je fais pour cueillir des pommes, excellentes dans cette région. Au petit jour, un bois situé à proximité d'un verger me décide à faire halte. J'ai froid, l'herbe est humide ou couverte de gelée blanche aux endroits exposés ; j'ai donc jeté mon dévolu sur un tas de pierres qui, s'il n'est pas moelleux, a au moins l'avantage de ne pas être mouillé. Grelottant, je me couche sur les cailloux avec mon bourgeron comme couverture. Impossible de dormir dans de telles conditions. Ratiné sous mon bourgeron de toile, les mains aux aisselles et les genoux à la hauteur du menton, j'essaie d'offrir le moins de prise possible à l'humidité froide qui me pénètre.

(A suivre.)

# JEU DE DAMES

## CHRONIQUE N° 18

Problème n° 18. — Joli coup en jouant par M. Pierre Dionis, 1<sup>er</sup> ex aequo du Championnat de Paris 1950. Ex-champion du Damier Parisien 1947-48-49.



Les noirs jouent et gagnent.

Solution du problème n° 17, par M. Couturier.

1. 32.27 (21×43). 2. 34.29 (36×38). 3. 39.33 (23×34). 4. 48×30 (38×29). 5. 34.30 (19×30 ad libitum). 6. 25×3 gagne.

### COMMENT JOUER AUX DAMES

Etudes des ouvertures du jeu de dames, par M. A. Couttet.

Début 34.30 (suite des chroniques 16 et 17).

3° Variante : réponse hollandaise par (16-21).

3. 16.21

4. 37.32

L'on joue parfois aussi ici 44.39 qui permet de dégager l'aile gauche du damier dans de bonnes conditions sur certaines réponses des noirs. Exemple :

44.39 21.26

50.44 18.23 ?

« Sur (19.23) bon dégagement aussi par 33.28 :

30.25 23×32

37×28 26×37

41×32, etc.

« Sur 44.39 les noirs peuvent toutefois compliquer la partie en développant leur aile droite et en évitant de jouer (18 ou 19.23).

Sur 31.26 (11.16) 37.32 (18.22) 41.37 (7.11) 37.31 (21.27) 32×21 (16×27) 30.25, etc., partie difficile pour les blancs. Sur 31.26 bonne partie aussi pour les noirs.

30.25 21.27

« Sur 44.39 perte du pion par (27.32) (19.24) et (14×21)

37.32 19.24

Jolis coups pour les noirs.

1<sup>er</sup> par (24.29) (14.20) (10×30) (17.21), etc. si 44.39

2<sup>o</sup> par (27.32) (18.22) (12×32) (17.21) (11×22) (24.30) (14.20) et (10×28) si 40.34.

A 17.21

26×17 12×21

41.37

Sur 28.22 gain du pion pour les noirs par (21.26 !), etc.

21.26, etc.

B 11.16

32×21 16×27

44.39

« Sur 44.39 joli tant pour tant pour les noirs par (17.22) (12×21) (24.30) (27.32) (avant 14.20 qui perdrait le pion par (25×14) (10×28) 17.12 ! (8×17) 38.32, etc. (14.20) (10×28) suivi du gain du pion par (7.11).

18.22

50.44, etc. 21.26

Les noirs peuvent encore temporiser en continuant par (11.16) (7.11) (1.7).

Dans ce cas, les blancs paraissent avoir intérêt de répondre par 44.39 (de préférence à 41.37) 50.44, 30.25, etc.

32.27

Certains maîtres préfèrent ici répondre par 44.39 qui paraît de prime abord laisser plus de liberté d'action. Cette tactique, toutefois, présente l'incon-

## Ce journal te plaît-il ?

♦ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?

# MOTS CROISÉS

par Boris MICHAUD

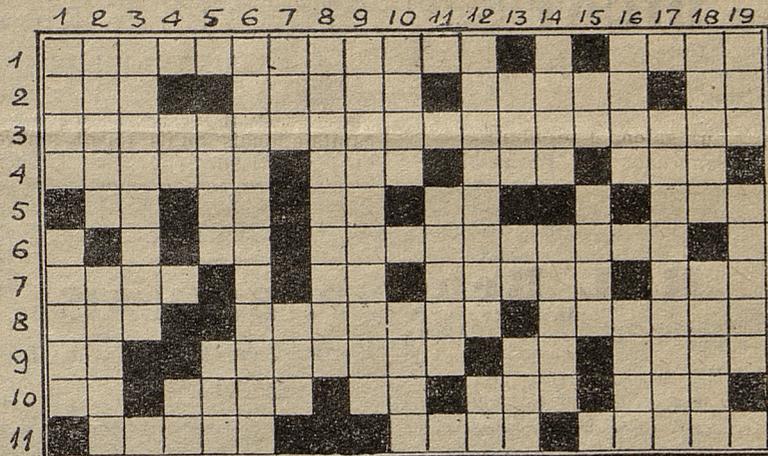
## PROBLÈME N° 17

### Horizontalement :

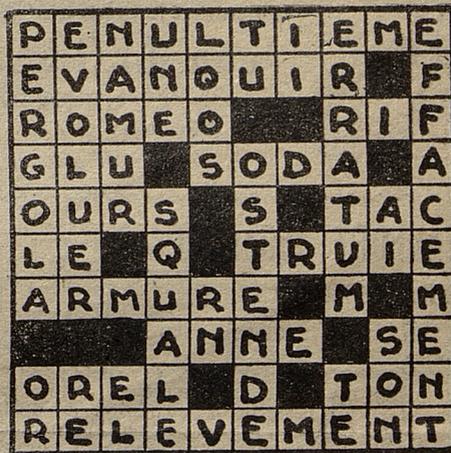
1. Trop osé, peut-être, ou trop difficile à narrer. Mammifère. — 2. Voie. Veine aboutissant au foie. Partie du nom d'un pays d'Amérique Centrale. Tout ce qui brille n'en est pas. — 3. D'une manière qui n'a pas l'apparence de la vérité. — 4. Isolée. Notre sauveur. Rivière. Le soleil en vient. — 5. Septième note de la gamme d'ut. Initiales d'un critique du XIX<sup>e</sup> siècle. — 6. Interjection. Racine vomitive. — 7. Farine détrempee et malaxée. Interjection. Élément des corps. Pronom. — 8. Étendue verte. Habitation. Les Anglais les connaissent bien. — 9. Terminaison d'infinitif. Qui appartient à l'âge actuel. Terminaison d'infinitif. — 10. Article. Met en vers. Deux voyelles. Une des trois orthographes d'un mot signifiant maintenant. Temps écoulé depuis la naissance. — 11. Séparée. Ville de l'Yonne. Aigu.

### Verticalement :

1. Herbe rhizomateuse. Peu goûté à Greifswald. — 2. Caractères des anciens alphabets scandinaves. Décision. — 3. Auteur soi-disant comique. — 4. Phonétiquement, arbrisseau à baies. Participe passé d'un verbe gai. — 5. Abréviation vite démodée. Autre abréviation démodée. — 6. Celui du Parthénon est célèbre. — 7. Possessif. Ville des Pays-Bas — 8. Numéral ordinal. — 9. Mesure de force dans les machines. — 10. Très jeune enfant. Ce que nous devrions être. — 11. Précurseur malheureux. — 12. Couleur. « Est un âne », ajoute-t-on. — 13. Grand fleuve asiatique. Préfixe. Plante ressemblant à la lentille. — 14. Capitale. Poisson physostome. — 15. Equerre. Compositeur italien. — 16. Vague. Initiales bien connues. — 17. Action de quitter la ruche. — 18. Se transporte en un lieu plus élevé. Hausser. — 19. Adresse. Méchant.



Solution du n° 17.



venient de ne pas permettre aux blancs d'exécuter ultérieurement un double ponnage dégageant par 37.31 ce qui est parfois très gênant.

5. 26×37

6. 41×32 11.16

Bonne partie également par (17.22) (28×17) (11×31) 36×27 et (19.23) en laissant prendre par 28×19 si 33.28.

7. 46.41 17.22

8. 28×17 12×21, etc.

suivi également de (19.23) si 33.28 avec une partie plutôt gênante pour les blancs.

(A suivre.)

### NOUVELLES

Damier Parisien. — De passage à Paris, M. Ham, champion de Rotterdam (Hollande).

Le Championnat de Paris 1951 suit son cours. Malfray et King sont en tête.

Pierre PEROT.

## Rions un peu !

L'autre semaine un monsieur, tiré à quatre épingles était venu tenir une conférence dans la grande salle de notre mairie.

— Messieurs, disait l'orateur, chaque verre d'alcool que vous buvez abrège votre vie d'une heure. C'est l'avis unanime du corps scientifique. Je vous le répète ! une heure de moins à vivre pour chaque petit verre...

A ce moment, un cri de désespoir part du fond de la salle et un petit bonhomme s'avance en pleurnichant :

— Ah ! Monsieur, c'est terrible !

— Qu'est-ce qui est terrible ?

— Ce que vous venez de dire ! Effroyable ! Je viens de faire mon compte. Je devrais être mort depuis quarante-sept ans !

\*\*\*

Pendant cette dernière guerre, le Jules Martin, le fils au gros Martin fut envoyé par nos dominateurs, faire un « stage » de l'autre côté du Rhin. Une certaine nuit l'usine est complètement bombardée et parmi les blessés on retire notre Julot le ventre labouré par un éclat de bombe.

Conduit à l'hôpital allemand il est opéré par un toubib « schleuh » à large figure rougeaude...

Son travail achevé le « doktor » s'écrie :

— Herr-Gott ! Et mes lunettes ?

Il les avait oubliées dans les tripes de ce pauvre Julot. Nouvelle opération. Il venait de recoudre la peau du patient.

— Donnerwetter ! mon mouchoir ! J'ai oublié mon mouchoir !

Il ouvre encore le Jules puis le referme.

— M...ince ! hurle-t-il dans la langue de Goethe, voilà que j'ai laissé mon briquet à présent.

Et il fallut découder une fois de plus le ventre du malheureux.

Celui-ci, alors, se soulève à demi sur l'oreiller et d'une voix tranquille :

— Faites excuse, Herr Major dit-il mais si ça doit continuer ainsi, « foutez »-moi une braguette avec fermeture éclair ?

\*\*\*

A l'église, le jeune Nicolas de la ferme de mon oncle se confessait :

— Mon Père, j'ai peu de choses à dire !

— Voyons... avez-vous gardé les commandements de l'Eglise ?

— Non, mon Père !

— Mais, c'est très mal ! Avez-vous gardé les commandements de Dieu ?

— Non, mon Père !

— Mais alors, mon petit malheureux, qu'avez-vous gardé ?

— Les vaches, mon Père ! — Louis HOUOT



## Bernard DUBOIS

5, rue Corneille  
**MONTLUÇON**  
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

## Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,  
**PARIS (19<sup>e</sup>)**  
(Métro Porte-de-Pantin)

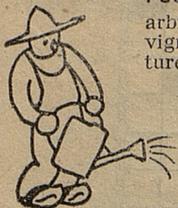


Pour toutes vos plantations  
arbres fruitiers, chênes truffiers,  
vignes de cuve, raisin de table, boutures  
et racines, griffes d'asperges,  
adressez-vous à

## ROL René

Pépiniériste  
**BORRÈZE**, par TERRASSON  
(Dordogne)

qui fait des prix  
exceptionnels à tous les anciens prisonniers



Camarades qui désirez du Champagne  
de 1<sup>re</sup> qualité

Demandez le **CHAMPAGNE**

## Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, **CHOUILLY**  
par **ÉPERNAY** (Marne)

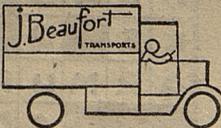
Livraison à domicile



## BEAUFORT Julien

**TRANSPORTS**

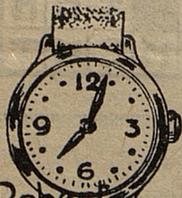
**IANVILLE** (E.-et-L.)



**BIJOUTIER - JOAILLIER**  
Fabricant

2, r. du Bourg-l'Abbé  
**PARIS (3<sup>e</sup>)**  
(Réaumur-Arts-et-Métiers)

Tél. : **TUR 49-10**



**Robert Legros**  
ex RG du IIC et IIA

Bagues - Clips  
Bracelets-montres  
Transformations - Réparations  
Prix de fabrique aux Ex-P.G  
et à leurs familles.

## AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1951. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1951 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité.  
**Merci.**

## Hôtel de France

**MONT-LOUIS (P.-O.)**  
1.600 m. d'altitude

## J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



## J. DAMPFHOFFER

**TAILLEUR**

71, rue Royale, 71  
**VERSAILLES (S.-et-O.)**

## TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

## P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7  
**PARIS (20<sup>e</sup>)**



## GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8  
**PARIS (XI<sup>e</sup>)**

ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE..

Si, comme elle, vous voulez  
braver la pluie, notre camarade

## CORNU

63, boulevard Sébastopol  
**PARIS (4<sup>e</sup>)**

se fera un plaisir de vous fournir un  
imperméable pratique et élégant



## PÊCHE

ET

## SPORTS

124, rue Nationale  
**PARIS (13<sup>e</sup>)**

5 % de remise  
aux ex-P. G.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,  
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

Impr. Paris. Réunies (Raymond Séguin, Directeur général)  
10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9<sup>e</sup>).

**CAMARADES QUI VOYAGEZ,**  
n'allez pas en Touraine  
sans passer chez

## SURGE

(ex-Tischler du Camp)

**CAFE - BAR - TABAC**

145, rue Felvotte  
**TOURS** (Indre-et-Loire)

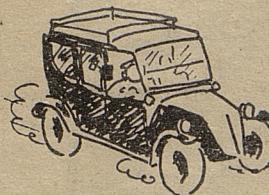


Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à  
**GOREL**

Vous aurez un taxi  
Tél. 45-45 et 64-14



Pour avoir une belle récolte,  
une belle coupe d'arbres fruitiers  
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

## Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22  
**ILLE-sur-TET** (Pyr.-Orient.)

**CHARCUTIERS!** je serais fabricant de saucissons  
cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants

Pour tous renseignements,  
s'adresser à

## M. JOMAT

Boucher-charcutier

**NIBELLE** (Loiret)

## JOSÉ

95, rue St-Dominique  
**PARIS-7<sup>e</sup>**

Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction  
à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade  
du IIC qui ne soupçonne pas l'existence  
de notre Amicale, donnez-lui notre  
adresse ou faites-nous connaître la sienne  
nous lui enverrons un spécimen de notre  
journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez  
le chercher un jour à notre permanence  
du mardi.

Prix imposé :

A l'Amicale . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.